

n'est pas plus à droite qu'à gauche, il aime Mitterrand parce qu'il a envoyé la troupe au Tchad), c'est la haine de tout ce qui est minoritaire, romantique, utopique ; le goût de l'expertise, du technique, du militaire et de l'industriel (Montand sait par cœur le rayon d'action des Mirage et le dernier indice mensuel de l'inflation). À propos de Le Pen, Montand-la-Joie ajoute qu'il a tort de vouloir virer les immigrés, parce que économiquement « les choses ne sont pas si simples. Sans compter que, humainement... ». Ne comptons pas, cher Yves.

Sartre est bien mort, et il faut « tourner la page de l'après-guerre », comme dit élégamment *Libé* pour l'anniversaire d'Hiroshima, qui nous vaut ce poème éditorial de Gérard Dupuy (6 août 1985). Après avoir regretté que « le règne du goulag ne [fasse] pas le poids, triplement parlant, devant l'âge de l'atome » (comprenez que les gens préfèrent être rouges que morts), Dupuy écrit froidement : « À traiter rétrospectivement Hiroshima comme la moins pire des choses dans un monde pas plus pire qu'un autre, on se fait vite traiter de "cynique"... Entre tant d'autres cadavres, ceux d'Hiroshima ont profité de la nouveauté et de la puissance, alors en pleine vigueur adolescente, de l'effet-médias. » C'est une consolation pour leurs parents. Allons, on pleurniche, mais rappelons-nous que la bombe aurait pu être « employée pour une infiniment moins bonne cause ».

Avoir tort avec Sartre

Comme *Libé*, il faut savoir changer, y compris changer de père adoptif. D'ailleurs, je vous entends murmurer, vous vous étiez trompé de père, Sartre n'était qu'un paraître. Avec Sartre on ne pouvait qu'avoir tort et avec Montand on a – forcément – raison. Raison et tort sur quoi ? Sur la réussite de la cause. Car les causes, comme les hommes, ont besoin de réussir dans la vie.

Avoir tort avec Sartre, la formule a été usée jusqu'à la corde, retournée dans tous les sens, et ces retournements font partie, avec l'anticonformisme du conformisme, le théâtre dans le théâtre et la peinture en abîme, des peu profondes subtilités métaphysiques à quatre sous chères à notre temps. Soyons simples : avoir raison, c'est gagner. Sartre n'a pas souvent gagné ses causes. Mais si « avoir raison », c'est ne pas défendre une cause qui deviendra indéfendable, Sartre présente un bilan positif. Il a toujours su s'isoler de la gauche de son temps (sur les mœurs, la création littéraire, le pro-palestinisme...). Il n'a, à ma connaissance, jamais signé pour une intervention militaire, il n'a prôné ni le terrorisme en tant que tel ni le respect et le soutien des pouvoirs établis. L'épisode le moins glorieux de sa carrière, le passage *Cause du peuple*, réplique terrifiante du « compagnonnage de route » cher au PC, vous avez, chers camarades, bien de l'audace de le dresser en accusation contre lui, alors que c'est vous, les ex-maos, à qui il le doit. Sartre n'a inventé ni les Tribunaux du peuple ni les enlèvements-emprisonnements de patrons ; au contraire de Montand ou Godard, il n'en a pas rajouté, à vos folies, il a tenté de les modérer, mais a cru de son honneur de se solidariser avec vous face à la police. Symétriquement, son soutien à l'opération « Un bateau pour le Vietnam », dans laquelle il s'embarqua avec Aron, Glucksmann, les Broyelle et Kouchner, n'a rien d'aveugle. Quand, le 26 juin 1979, Sartre, Aron et Glucksmann sont allés, à l'initiative de ce dernier, chez Giscard pour lui serrer la pince, Sartre, à la sortie, reprend ses distances (et cela, Glucksmann, qui prend sans arrêt cette affaire pour exemple d'un « front uni » humanitaire réussi au-delà du clivage gauche-droite, oublie de le rappeler). On n'apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces. Pendant que le petit Glucks se voyait déjà deux fois plus grand qu'Aron et Sartre sur la photo, Sartre déclare aux journalistes sur le perron du Château : « Il [Giscard] n'a fait

aucune réponse positive... C'est une fin de non-recevoir » (*Le Monde*, 28 juin 1979).

Les relations que vous eûtes avec Sartre rendent évidents, chez vous, le désir, secret et tenace, de la manipulation absolue, le rêve de la marionnette sans autonomie. Dans vos inconscients truffés de dialectique sordide, refoulement, jalousie, meurtre symbolique du père dansent la sarabande. En cette « manipulation » de Sartre par les « représentants » auto-proclamés des « masses », il y avait aussi une basse revanche des médiocres et des apparatchiks contre le génie solitaire, l'écrivain abaissé jusqu'à n'être que la chose, le porte-journaux et le porte-voix de slogans débiles ou haineux. Il se laissa faire avec une résignation amusée. Peut-être y avait-il chez lui de l'humilité inemployée. Si ses raisons étaient sûrement nobles, les vôtres étaient ignobles. La jouissance de posséder l'intellectuel, de le mener en laisse, de l'enfermer à clé ou de le martyriser en était le principal ressort. Par l'intrigue et la séquestration vous avez mis la main sur lui, cette manière de confisquer les grands hommes vieillissants est très mao : détournement de vieillards illustres. On peut aussi épouser la fille du Grand Homme pour s'assurer de lui. Si Sartre et Simone avaient eu une vraie fille, Glucks ou July l'auraient mariée sans barguigner. Ainsi fit un autre ex-mao, Jacques-Alain Miller, devenu psychanalyste en épousant la fille de Lacan, Judith (pendant que Roland Castro courtisait sa cadette Sybille). La redoutable famille Miller, bien connue des intellos parisiens, mériterait à elle seule un chapitre. Toute formée d'ex-althussériens, ex-maos, nombreuse en frères, beaux-frères, parents et alliés, elle a formé une garde d'acier autour du pape de la psychanalyse. J. R. de cette saga familiale, Jacques-Alain s'est réservé (voir un procès récent) le droit exclusif de publier le beau-père à son gré. (Finalement, triomphe de l'alliance entre l'ex-gauchisme et l'État, l'héritage freudien et le mitterrandisme, les mêmes Miller viennent d'organiser, sous le patronage de

Roland Dumas et du ministère socialiste, un grand congrès de psychanalystes à Paris.)

Que Sartre, intérieurement, n'ait jamais été totalement soumis aux maos, en dépit de la pression qu'ils faisaient peser sur lui (voir Simone de Beauvoir, *La Cérémonie des adieux*), j'en puis témoigner. Je n'ai rencontré Sartre que trois ou quatre fois, à l'époque où j'étais moi-même un jeune militant fier comme Artaban et dressé sur les ergots d'une naïve suffisance. Les discussions tournèrent autour d'un thème maudit pour sa garde maoïste : l'homosexualité. Par l'intermédiaire du journal *Tout*, dont il était directeur, et qu'avait fondé le groupe « Vive la Révolution », dont je faisais partie avec Roland Castro, J. Barda et d'autres, je venais en effet de créer le premier mouvement « gay » français moderne.

Sartre avait toujours été sensible à la psychologie comme à l'étrange statut de cette « minorité ». Il y avait consacré son *Saint Genet* (et aussi, hélas, la désastreuse *Enfance d'un chef*). Mais je crois surtout que, par nous, par ce journal *Tout*, qui faisait dans son esprit contrepoids à *La Cause du peuple* qu'il dirigeait également, s'ouvrait une brèche, à propos des mœurs, du féminisme, des marginalités, dans l'univers bétonné dont le cernaient les prolétariens maoïstes. Après avoir donné son accord à mon manifeste – qui devait d'ailleurs lui valoir une inculpation pour « outrages aux bonnes mœurs » en tant que directeur de publication –, il voulut me convaincre qu'il fallait le distribuer devant les usines. Je n'eus guère de peine à lui faire comprendre que les premiers à nous casser la gueule, au nom de la pureté ouvrière, seraient justement ses geôliers-camarades de la Gauche prolétarienne. Éventualité que la suite confirma d'ailleurs. Non, ce n'est pas Sartre qui est en question ici ; de ces « contradictions », il fut toujours conscient. C'est votre relation à lui qu'il faut interroger, pierre de touche de vos âmes fêlées, incapables d'admirer sans détruire ou envier, incapables aussi de s'émanciper et d'oublier. Vos

âmes avaricieuses et pauvres, puritaines et théoristes, ont cent fois voulu tuer Sartre ; et plus vous le reniez, plus vous le ranimez. Plus vous le repoussez, plus il vous étreint, il vous entraîne avec lui dans la mort. Le vrai Sartre échappe au tombeau de respect renégat et de trahison où vous aviez voulu l'enfermer.

Le tombeau de Sartre, j'y graverais, pour l'instruction des passants, célébration épigraphique de la noire Gorgone aux dents d'airain, la dure Ingratitude, ce florilège du reniement filial que j'ai composé de vos jugements successifs, ballade pour un roi Lear qui jamais n'accepta sa couronne.

Florilège sartrien

Commençons par l'hommage glaireux que, dans son pen-sum nécrologique, genre qui est devenu sa spécialité, Serge July rend au philosophe.

« Quand j'étais adolescent, rencontrer Jean-Paul Sartre faisait partie des réussites supposées de mon existence. Lorsque je l'ai connu, c'est cette voix que j'ai savourée avec délice, comme si en me laissant porter par son chant j'allais devenir brusquement plus intelligent. Car avant tout autre destin, toute autre aventure intellectuelle, j'ai été sartrien » (*Libération* « Spécial Sartre », 17 avril 1980). « Sartre bataillait pour les Algériens et pour le tiers-monde. Sans cesse présent. [...] Sartre a passé une bonne partie de sa vie à refuser les honneurs, à fuir tous les enfermements institutionnels, à ignorer la fortune. [...] Attitude exemplaire de refus... La mort, cette connerie. [...] Sartre n'a jamais craqué. [...] Et j'ai infiniment de tendresse pour cet homme déjà "abîmé", [...] qui avec l'aide de Benny Lévy s'était lancé dans une nouvelle aventure philosophique. » Pourquoi cet « abîmé » qui détonne dans ce concert de louanges ? N'est-ce pas infiniment curieux ? La fausse note, c'est que Sartre, lui, a démissionné de *Libération* en 1974.

Et certes pas pour raisons de santé, comme le suggère July, ou parce que déjà « abîmé » (comme une bagnole usée, un jouet qu'on jette). Mais parce qu'il ne se reconnaissait plus en *Libé*, qui n'était plus une aventure de l'esprit, mais simplement, comme il devait le dire plus tard, « un bon journal », un bon produit parmi les autres et non cet autre journal dont il rêvait.

« On ne réécrit pas l'Histoire », constate mélancoliquement July à ce propos, regret assez révélateur (que fait d'autre *Libé* que réécrire l'Histoire à coups de numéros rétro-truqués ?). « Sartre [...] nous a cruellement manqué, comme nous avons, je le crois avec tristesse, manqué à Sartre. » Avec infiniment de tristesse. Quelle infatuation ! Nous avons manqué à Sartre ! Jean Daniel raconte dans un de ses livres que Sartre refusa toujours énergiquement de le rencontrer, blessure affreuse. Si Jean Daniel a de plus grosses notes de frais, July a de plus grosses relations. Mais July admire plus Daniel, au fond, que Sartre. J'en eus la révélation quand je m'affrontai, à la télévision (« Apostrophes ») aux rédacteurs en chef conjoints du *Nouvel Obs*, du *Point* et de *L'Express*. Le lendemain, Serge July me désavouait dans mon propre journal, *Libération*. La solidarité de rédacteurs en chef est plus forte que la solidarité d'idées. Jean Daniel n'a jamais pu rencontrer Sartre, mais pourquoi donc fait-il cet aveu humiliant ? Pourquoi July avoue-t-il la rupture avec Sartre ? Tout simplement parce que, rédaction en chef oblige, ils sont sincèrement persuadés tous deux que c'est Sartre qui y a perdu.

Épithètes À Sartre, ses fils repentis,

« Sartre n'était pas seulement un très grand philosophe, un grand écrivain, un homme engagé. [...] Il était philosophe en tant qu'écrivain et écrivain en étant philosophe. [...]

Sartre c'est Soljenitsyne. [...] Il nous a obligés à regarder la montée du fascisme, du terrorisme en nous. C'est ce qui empêcha le terrorisme. » (André Glucksmann, « Apos-trophes », avril 1980)

« Il faut rendre justice à Flaubert contre son critique Sartre ; le bourgeois n'est pas la raison suffisante de la bêtise. [...] La "littérature de la praxis" prônée à grand renfort de scandales par les existentialistes ne fait qu'explicitier la prédication séculaire du clerc moderne. » (André Glucksmann, *La Bêtise*, 1985)

« Sartre était un autre moi-même. » (Benny Lévy, « Apos-trophes », avril 1980)

« Il y a de la pensée là où il mettait de la religion. » (Benny Lévy, défendant son passage au religieux, dans *Libé-ration*, 22 décembre 1984)

« Sartre s'est trompé. Contre Koestler. Contre Aron. Contre Camus. Contre Merleau-Ponty. Sartre a écrit des romans de professeur de philosophie. Sartre a manqué de courage. Sartre était un assis fasciné par la violence. [...] Un écrivain qui ne m'intéresse pas, moi, n'importe qui. Il a disparu. Peut-être le sentiment de sa perte s'est-il perdu. » (Olivier Rollin, ex-maréchal de la Gauche prolétarienne, *Le Débat*, « Sartre cinq ans après », mai 1985)

« Quand les Maîtres penseurs nous sommaient, péremptoires, de nous "ancrer" et de "choisir notre camp". » (Michel Le Bris, autrefois tiré de taule, où l'avait mis sa fonction de directeur de *La Cause du peuple*, grâce à Sartre, qui prit sur lui les risques de ce titre, *Le Nouvel Observa-teur*, 5 août 1985)

« Les illusions retrouvées : Sartre a toujours raison contre Camus. » (Titre du livre de Claudie et Jacques Broyelle, ridiculisant l'aveuglement de la « gauche sartrienne » à l'égard de Mao ; eux-mêmes ex-maoïstes, ex-présidents du comité « Un bateau pour le Vietnam », auquel Sartre a donné tout son lustre. Livre publié par BHL.)

... avec toute leur condescendance...

« Je ne lisais – nous ne lisions – guère Sartre en ce temps-là. » (BHL, préface à la réédition des *Indes rouges*, 1985)

« Ces erreurs qui nous le rendaient si proche... Salut petit frère, salut en bâtardise. » (Bernard Kouchner, depuis devenu Marie-France-Garaudiste, dans *Libération* « Spécial Sartre »)

... ces quelques crachats pour fleurs, et ces coups de pied de l'âne pour couronne

« Une légende tenace continue à présenter Sartre comme le champion du tiers-mondisme, [...] le parrain naturel des laissés-pour-compte et des sans-voix de la planète. [...] La préface à Franz Fanon, dont on ne dira jamais assez qu'elle reste un trésor de nullité théorique, de contre-sens histo-rique, de démagogie haineuse. [...] Sartre représente une fantastique régression, eu égard à ses prétentions. [...] Son incompétence, [...] son ignorance [...] contrastent avec la volonté de Malraux de toujours penser l'Europe en pers-pective avec les autres civilisations. [...] Ce réfractaire était surtout un déserteur. Sartre abdiqua devant les régimes révolutionnaires. [...] » (Pascal Bruckner, ex-tiers-mondiste sartrolâtre, *Le Sanglot de l'homme blanc*, édité par Jean-Claude Guillebaud, ex-mao, 1983)

« Un jour, peut-être, il sera sauvé pour avoir écrit, à ce qu'on dit, la chanson de *La Rue des Blancs-Manteaux*. Si l'air ne s'en perd, et quand on se fichera bien de l'en-soi, du pour-soi et de la mauvaise foi. » (Vincent Descombes, *Le Débat*, « Sartre cinq ans après » jugé par la « jeune généra-tion », mai 1985)

« Un vieux concierge de Montparnasse. [...] Canigou idéologique, [...] l'œuvre de Sartre ne résiste pas à l'ana-

lyse. [...] S'il eut une influence, elle fut fâcheuse. » (Jean-Edern Hallier, ex-mao, qui fit la cour à Sartre aux temps de *L'Idiot international*, dans *Paris-Match*, 2 mai 1980)

Aronades

En face du tombeau de Sartre, couvert de ces graffitis injurieux, se dresse le monument d'apostasie que vous avez édifié à Raymond Aron lors de sa mort.

« Raymond Aron ne s'offrit-il pas aux tentatives de récupération des bien-pensants ? En aucune manière. [...] Raymond Aron échappait aux tics et aux œillères respectifs de chaque camp. [...] La révolution promet de tuer la guerre par la guerre, le pacifisme promet des solutions non moins radicales en capitulant devant elle. La dissuasion seule ne se voile pas la face, [...] se souvient que les civilisations sont mortelles et assume cette mortalité comme un art de vivre. » (!) (André Glucksmann, *L'Express*, 21 octobre 1983)

« Il unissait la profondeur de la réflexion et l'esprit d'à-propos. » (Vladimir Jankélévitch, dans *Libé* ; une fois mort à son tour, *Libé*, toujours adepte de la manipulation de cadavres, lui fera insulter Sartre dans une pseudo-interview posthume)

« Comment se fait-il [...] qu'il soit devenu un géant de la pensée française, un penseur à la mode, le grand-père des nouveaux philosophes ? Voilà le mystère Aron, [...] l'anti-Sartre triomphant. [...] Il va nous manquer. » (Et vous lui manquerez aussi.) Aron « va manquer. [...] Des hommes aussi différents qu'André Glucksmann, Claude Lefort ou Pierre Bourdieu lui doivent en partie les postes qu'ils occupent dans la haute hiérarchie universitaire. » (Serge July, édito de *Libé* qui titre ce jour-là : « La France perd son prof ».)

Toujours fasciné par la Haute, July, et par le sommet de carrière administrative. De Michel Foucault, à sa mort (vive

la mort, c'est le mot d'ordre *Libé*, ça fait vendre), July écrira sans rire du philosophe auteur de *Les Mots et les choses* qu'il « aurait pu être ministre », si admirables étaient ses capacités. Compliment suprême, dans la bouche de l'ours de la rue Christiani. Mais le comble, ou le plus injurieux pour Sartre, est la manière dont *Libé*, faisant place à Aron en poussant de côté l'idole précédente, neutralise et châtre *post mortem* celui qui refusa le prix Nobel pour ne pas être rangé parmi les autres grands bourgeois de la littérature officielle : « Il est le complément de Sartre. » (Michel Albert, *Libé*, 17 octobre) « Les échecs de l'un ne correspondent pas aux triomphes de l'autre. À trop les comparer [activité d'ailleurs largement pratiquée par *Libé*], on finira par perdre totalement de vue ce qui faisait et l'intérêt de l'un et l'intérêt de l'autre. » (Serge July)

Intéressants, chacun dans leur genre, Aron et Sartre. Voilà le point final de la pensée philistine, du dictionnaire des idées reçues. Neutralité qui ne trompe guère ; le soir, à la télé, puisque chaque mort est pour eux occasion de pub, July et Glucks gémiront en pleureuses sur Aron, se rangeant publiquement sous la bannière du néo-libéralisme. Sartre, tout décharné qu'il soit dans sa tombe, en sourit encore.

Le changement dans la fidélité

« Souvent intellectuel varie ; il se contredit, il oscille », écrit (platement) Glucksmann dans sa *Bêtise*, comme s'il s'agissait d'une découverte. « “Vous avez changé”, objecte-t-on à Montand. D'idées, certainement (seul l'imbécile ne change pas d'idées, seul le sot croit nécessaire de feindre de n'en pas changer) », ajoute notre caméléon ratiocineur, qui déclarait par ailleurs : « Ceux de 68 ont gardé la capacité de s'étonner. » (*L'Express*, juillet 1977)

Quel changement, quelle fidélité ? Chacun de ces termes se découpe en deux. Changement : « Je vous accorde qu'un

maoïsme français eût été capable du pire, c'est précisément ce qui me mène de la critique du marxisme soviétique au rejet des variantes. Les miennes comme celles des autres » (Glucksmann, *L'Express*). Sous les variantes, l'ennemi est invariable. « Précisément » ne manque pas de sel, pour l'ex-mao, certainement « capable du pire » (auquel personne ne le contraignait !). « Vieille de deux siècles, la grille de la Révolution, politique ou sexuelle, est renvoyée au musée », ajoute le néo-philosophe, congédiant sans façons sa vieille maîtresse. Le changement consiste à critiquer les autres pour ce qu'on a fait soi-même, et à renoncer à ce qu'on n'a jamais défendu (la révolution « sexuelle », par exemple).

Fidélité : fidélité aux méthodes, déguisées en « capacité de s'étonner », du gauchisme autoritaire. Fidélité autoritaire et changement-adaptation, voilà votre viatique. Fidélité contestataire et changement contre toute adaptation, voilà mon mince baluchon.

On nous somme de « changer » ; celui qui ne veut pas « changer », dans les termes rendus obligatoires par les apostats du sartrisme, c'est celui qui ne veut pas s'adapter. Hier, c'était celui qui se jugeait assez adapté ; le changement peut être sans peine le mot d'ordre du mouvement ou de l'immobilisation. Ainsi July, dans l'éditorial de « Vive la crise », semonce ceux qui refusent de muter, à l'épreuve de la « crise », pour devenir adultes : « L'effet des transformations que nous sommes en train de subir dans nos existences sera aussi important en intensité [...] qu'un changement de sexe. [July en jupe ?] En fait, c'est d'un changement de vie dont il faudrait parler. [...] Nous sommes en train de changer de vie. Le mot d'ordre [...] n'est plus "changer la vie", mais changer de vie. » Mot d'ordre, toujours ; mot d'ordre qui court des ex-maos (changer la vie) aux socialistes, passant de l'actif au « subi », au passif ; quel est son contenu, chez July ? « Changer », c'est désormais, non pas créer une société plus solidaire, mais plus concurrentielle et impitoyable : « Les peuples occidentaux ont vécu dans une sorte

d'ouate sociale depuis vingt ans. Et c'est parce que cette ouate [...] se déchire par endroits que progresse enfin [...] la conscience [...] de la crise. » Pédagogie brutale, que July appelle de ses vœux pour faire de « Vive la crise » un mot d'ordre populaire (*Libération* spécial « Vive la crise »).

Fidélité du traître

Voilà de quel « changement » vous vous glorifiez, ex-sartriens qui avez le cœur à droite et le foie à gauche. Nous avons changé tout cela, répondez-vous comme le médecin de Molière à ceux qui vous font remarquer l'inversion. La crise, c'est le bonheur ; la fidélité, c'est la bêtise ; l'anarchie, c'est l'autorité, le permissif est le réactionnaire, comme dit Chevènement, la pédagogie, c'est le matraquage, la paix, c'est la guerre. Slogans orwelliens ; j'y oppose un autre changement dans le changement, et aussi une autre fidélité ; à l'opportunisme des durs, je ne veux opposer que la fidélité du traître, et non, bien sûr, la continuité dans la ligne politique. La trahison, cette valeur évanescence que Sartre accola à Jean Genet, écoutez-la tracer une voie d'évolution, dans la vie d'un homme, qui n'est à aucun moment reniement : « J'ai été contraint de trahir le voleur que j'étais afin de devenir le poète que j'espère être devenu. Mais cette "légalité" ne m'a pas rendu plus heureux pour autant. » Cette confiance, Jean Genet l'a faite dans l'une de ses rares interviews (*Playboy* américain, 1964).

À quoi le traître Genet est-il donc fidèle ? À ne pas croire que la légalité rend heureux. À sa trahison même, non pas la petite trahison de l'écrivain qui a réussi, mais la grande, celle de l'homosexuel voleur qui n'a pas renoncé à son âme de révolté. Philippe Sollers, un jour qu'on lui demandait à la télé pourquoi il avait si souvent changé de vérité, brûlé ce qu'il adorait dogmatiquement la veille, avait eu cette